

Extrait n°2 du livre :

La baigne aux oiseaux

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

La notaire

Il gara sa Clio à côté de la Kangoo jaune de la poste. Charles fut surpris de voir tant de voitures sur le petit parking. Il remarqua même le tracteur de Pigache. C'était curieux ! Y avait-t-il un rapport avec l'enterrement de Georgette ? Il passa devant la vitrine : la salle du café était bondée. Il poussa la porte et des applaudissements crépitèrent. Il se retourna : il était seul. Il ne comprenait pas. Bébert, hilare, levait son verre de blanc :

– Bienvenue à notre heureux gagnant ! Quatorze millions, ça s'arrose !

Charles, bouche bée, regarda tous les clients qui se tordaient de rire. Il sentait ses jambes se dérober. Comment savaient-ils ? Seul Hobby était informé. Pascal essuyait un verre, en se marrant. Le chauffagiste badina :

– C'est impossible que ce soit lui. Il n'aurait pas de problème pour se payer une chaudière neuve.

Sophie lui désigna une chaise à côté d'elle.

– Assieds-toi mon Charlot ! Je t'offre un café. Détends-toi ! C'est la dernière blague de Bébert ! Tu as compris ?

– Ben, non !

Elle lui sourit maternellement.

– Pascal a été averti hier par la Française des Jeux que le billet gagnant du Loto avait été validé chez lui. Quelqu'un du village ou des alentours est millionnaire. Bien sûr, notre farceur profite de la situation. Il accueille tous les clients comme s'ils étaient les heureux gagnants. Tu as compris ?

– Non, enfin oui ! Il sait quelque chose ?

Sophie éclata de rire :

– Non mais, selon lui, il finira par avoir raison. Attention ! Voilà Riquet qui arrive.

Un tonnerre d'applaudissements salua l'arrivée du pochard de service qui resta pétrifié sur place. Ses yeux faisaient des allers et retours et déclenchèrent un fou rire général. Lui, non plus, ne comprenait pas. Il se retourna pour vérifier si l'ovation lui était destinée ou si quelqu'un lui avait emboîté le pas. Il jeta un regard discret pour contrôler l'hermétisme de sa braguette puis bredouilla :

– Quoi qui n'y a ?

La question était tellement comique que Charles participa à l'élan d'hilarité qui parcourut la salle. Bébert répéta sa formule magique :

– Bienvenue à notre heureux gagnant ! Quatorze millions, ça s'arrose !

Riquet, toujours aussi ahuri, fut immédiatement pris en charge par Pascal qui lui servit un ballon de blanc en rigolant à chaque « Quoi qui n'y a ? »

Le Père Abbé, malgré ses fonctions spirituelles, n'échappa pas à la plaisanterie. Il s'étonna :

– Que me vaut cet élan de sympathie ?

Ce fut Sophie qui lui expliqua les raisons du divertissement puéril. Il sourit puis se lança dans un sermon moralisateur.

– Vous m'en voyez désolé mais je ne suis pas le nouveau Crésus. Mes convictions religieuses m'interdisent les jeux d'argent. J'ai donc le regret de vous annoncer que je ne pourrai pas vous dispenser de verser votre obole à la quête pour subvenir aux besoins de notre église. Je considère aussi que gagner une telle fortune relève de l'indécence. Les gains de-

vraient être plafonnés à un million d'euros. À mes yeux, il serait préférable que quatorze familles profitent du pactole plutôt qu'une seule. J'espère que notre millionnaire est croyant et qu'il se fera un devoir de remercier Dieu de ses largesses par une donation pour restaurer notre clocher. J'en profite pour vous signaler que nos ancêtres, animés par leur foi, rendaient grâce au tout puissant en construisant des lieux de culte que leurs descendants n'ont plus les moyens d'entretenir. Je tiens à la disposition de ce mécène les devis des artisans.

Riquet approuva en riant :

– Ça commence bien ! Le pauvre type ne va pas manquer d'amis. Il a intérêt à garder l'anonymat.

Pascal l'interrompit :

– L'anonymat n'existe pas ! Je lui rappellerai qu'il doit sa fortune à l'unique commerce du village. Une belle devanture ! Une !

Le président du club de foot intervint :

– C'est comme notre stade. Vous avez vu l'état du terrain ? Ça me fait mal au cœur de voir les gosses zigzaguer entre les taupinières. Le vestiaire ! Qui est entré dans cette cambuse ? J'ai honte de recevoir les clubs du canton. Qui oserait prendre une douche après un match ?

Un vieux reprit la balle :

– Et le local du troisième âge ? Il faudrait peut-être penser aux anciens !

Pigache, les épaules basses, passa devant la table de Charles. Il s'arrêta pour lui demander :

– Tu chasses jeudi ?

– Peut-être... Je ne sais pas encore. J'ai un... truc à faire d'urgence.

– Si tu peux te libérer : rendez-vous à huit heures à la baraque. Ça m’arrangerait d’avoir un posté efficace.

Sophie s’étonna en regardant le président de chasse :

– Tu fais une drôle de tête. Tu as un problème ?

– Non pas vraiment. Ce qui m’emmerde, c’est que le gagnant n’est pas un chasseur. On ne va pas pouvoir gratter grand-chose.

– Pourquoi ?

– Il a joué la 30, la 31 et la 32. Tu sais bien que ces coupes ne valent absolument rien. C’est un vrai désert. C’est trop clair. Tu verrais trotter une souris à cent pas. Jamais un chevreuil ou un sanglier ne se remiserait là. La 3, pourquoi pas ? Les chiens lancent souvent dans les épais du bas. Si ça se trouve, ce mec est un écolo. Ce ne sera pas la peine de lui demander de nous payer un groupe électrogène pour la baraque ni des agrainoirs pour les sangliers et encore moins...

Sophie lui coupa la parole :

– Je te signale que la Baigne aux oiseaux est dans la 30.

Pigache regarda fixement le tueur de l’éventreur.

– Tu as joué au loto, dimanche soir ?

– Oui ! Comme beaucoup de chasseurs !

– La 30 ! Tu n’as pas été tenté de jouer ce numéro qui t’a porté chance quand tu as tué ton grand sanglier ?

Charles se força à rire.

– J’ignorais que la Baigne aux oiseaux était dans la 30. En fait, j’ai misé sur des dates de naissance. Ce n’était pas un bon plan. J’ai commencé par la mienne : 13 juillet 1952 ! Ni le 13 ni le 7 ne sont sortis. Si j’étais né le 3 mai ou le 5 mars, mon billet serait au moins remboursé.

Pigache compatit :

– C’est le destin ! Il faut que je parte. Françoise m’attend pour sortir les vaches. Je compte sur toi pour jeudi ?

– Oui ! Je ferai mon possible.

Sophie regarda sa montre et se leva.

– Bientôt neuf heures ! Le devoir m’appelle.

Charles la remercia pour le café et conclut :

– Je passerai tout à l’heure à la mairie, je dois faire des photocopies.

Riquet, en pleine forme, captivait l’auditoire.

– À sa place, je foutrais le camp. J’achèterais une île sous les tropiques pour avoir la paix et profiter de mon fric. S’il reste ici, le mec qui a gagné sera démasqué tôt ou tard. Il changera, par exemple, de bagnole pour se payer un vrai carrosse. C’est là que les emmerdes vont commencer. Il sera poursuivi par une nuée de tapeurs ou pire de journalistes...

Pascal lui resservit un blanc en riant.

– C’est déjà fait ! J’attends Jacasse d’un moment à l’autre.

– Jacasse ?

– Oui, Pierre Jacasse ! C’est le correspondant local du « Jura Républicain. » Il m’a promis un article à la une avec des photos. Mi-septembre est, pour lui, une période creuse. La rentrée scolaire est passée, le beau temps persiste, les accidents de la route ne sont pas spectaculaires et la fréquence des arrachages de distribanques ralentit. Il espère une reprise avec les inondations en octobre. À mon avis, la traque au millionnaire sera lancée dès la parution. C’est tout bon pour mon commerce. J’ai aussi été contacté par France 3. L’équipe doit débarquer en milieu de semaine.

Riquet se montra péremptoire :

– Le pauvre type ne pourra pas profiter de sa fortune si les fouille-merdes s’occupent de son cas. Être riche ne s’improvise pas du jour au lendemain. C’est un vrai métier avec gardes du corps, avocat, comptable. Je peux t’assurer que la belle vie avec les copains est terminée pour lui. Il sera obligé de ne fréquenter que des gars aussi riches que lui pour ne pas faire d’envieux. Avec les femmes, ce sera pareil. Ça va tortiller du cul devant lui. Comment faire la différence entre une morue et une gonzesse sincère quand on a le portefeuille bourré à craquer. Si ça se trouve, le mec a fêté sa chance hier soir avec sa bobonne sans penser que l’enfer commençait. Et s’il a des gosses ? Tu crois qu’ils iront à l’école communale comme les miens ? Les kidnappeurs ! Ils enlèvent les enfants d’ouvriers ?

Charles n’arrivait pas à avaler son café. Riquet avait raison. Il se leva lentement. Personne n’avait remarqué sa présence. Il se dirigea vers le comptoir de l’épicerie pour acheter ses deux baguettes. Il s’efforça de prendre la tête d’un anonyme, celle qu’il avait depuis sa naissance...

Sophie triait une liasse de papiers. Elle leva la tête et désigna d’un coup de menton la photocopieuse placée à côté du porte-manteau.

– Je l’ai allumée. Elle est prête. Tu veux que je te montre comment l’utiliser ?

Charles protesta :

– Pas du tout ! C’est facile ! On soulève le couvercle, on met la face à reproduire côté plaque, on referme et on appuie sur le bouton vert. C’est ça ?

Elle lui sourit avec indulgence :

– Il faut déjà commencer par apporter le document !

– Exact ! Je l’ai oublié dans ma voiture. C’est ma carte grise. Je reviens.

Il dévala l’escalier de la mairie en marmonnant. Il avait placé le billet du Loto dans une enveloppe qu’il avait planquée sous son marcel. C’était stupide. La cache était certes judicieuse mais il n’avait pas pensé qu’il devrait déboutonner sa chemise en public pour s’emparer du précieux papier. Par contre, il avait bien réagi avec la carte grise. Ça lui était venu d’un coup, comme une lueur, comme une étincelle de génie. Il monta dans sa voiture et regarda autour de lui. Personne ne pouvait le voir. À la manière d’un exhibitionniste, il remonta sa chemise et son maillot de corps. L’enveloppe collait un peu sur sa peau moite. Il la posa sur le siège et se rhabilla. La première partie de sa mission, la phase d’approche, était accomplie. Il devait réussir la seconde et intervenir quand Sophie serait occupée. Il revint dans la mairie et fit semblant de lire les affiches légales. Le téléphone sonna, c’était le bon moment. Il se dirigea vers la photocopieuse en agitant sa carte grise. Elle cligna des yeux pour acquiescer. Il lui tourna le dos et plaça le billet au milieu de la plaque. Il appuya sur le bouton vert. Il transpirait. La machine ronronnait. Le plateau avançait trop lentement. Une feuille de papier fut enfin aspirée. Sophie posa le combiné et se leva pour ouvrir une armoire métallique. La photocopie s’éjecta, elle était parfaite. Il avait le temps d’en faire une seconde. Il s’essuya le front avec sa manche de chemise. Elle feuilletait un dossier. La deuxième copie était excellente aussi. Une troisième ? Pourquoi pas ? Sophie reprit la communication.

– Le projet a été approuvé le 11 août 2013 par le conseil municipal... De rien !... À votre service.

Elle raccrocha et pivota sur son siège.

– Alors, tu t’en tires ?

Charles bredouilla :

– Oui ! Ça ira ! J’en attends encore une... La voilà !...

Il se précipita vers le bac de réception. Il plia les trois feuilles. Il avait réussi sa mission. Il était soulagé. L’improbable perte de son billet l’avait obsédé toute la nuit. Désormais, cette angoisse ne le hantait plus. Il était heureux.

Sophie s’étonna :

– Tu es en nage. Tu n’as pas de problème ? Tout à l’heure, aussi, chez Pascal, tu m’as semblé bizarre. Tu n’es plus comme avant. Tu es distant, préoccupé...

– Non ! Rassure-toi ! Tout va bien. En fait... Ma chaudière est foutue... morte... ça m’ennuie... Je vais trouver une solution. Au revoir !

Charles posa les deux baguettes sur la table. Hobby, après lui avoir fait la fête, s’assit devant lui. Il attendait son petit quignon en salivant. Charles préféra lui donner un croûton de pain sec qui détartrait mieux les dents. Il sifflota en dépliant les trois photocopies. Il en plaça une dans la soupière, une autre dans le tiroir du buffet et la troisième... à la cave. Quant au billet original... Il eut l’impression de se vider de son sang. Il l’avait oublié dans la photocopieuse ! Il sauta dans la Clio et démarra en trombe. Il fit semblant de ne pas voir Mamette qui venait chercher son pain. Il traversa le village. Il se gara en heurtant l’escalier de la mairie qu’il franchit quatre à quatre. Il se précipita vers la photocopieuse. Il l’ouvrit. Le billet était toujours là. Sophie s’affola :

– Qu’est-ce qui t’arrive ?

Charles reprit lentement son souffle.

– Rien ! J’avais laissé mon document dans ta machine. J’ai eu peur, vraiment peur.

Elle tira une chaise.

– Assieds-toi ! Tu vas tomber dans les pommes. Tu es tout pâle. Tu veux que j’appelle un médecin ?

– Non, ça va ! En fait, j’ai mal dormi. Je... ça va déjà mieux.

Elle lui prit les mains.

– Tu es glacé. Il faut absolument que tu consultes. Ce ne sont pas tes problèmes avec ta chaudière qui te tracassent à ce point ?

– Non ! Oui ! Enfin non ! C’est fini ! Je n’y pense plus. C’est un détail... sans importance. Je dois partir. J’attends un coup de téléphone. Au revoir !

Sophie, perplexe, le regarda monter dans sa voiture. Ses gestes étaient moins précipités. Il paraissait plus détendu. Son attitude était tout de même bizarre. Elle en parlerait à sa belle-mère.

Mamette attendit que Charles ait fini de lire la rubrique nécrologique de Georgette pour exprimer ses critiques envers le journaliste.

– C’est pas Dieu possible ! Tu as vu la photo ? C’est celle de son permis de conduire avec le cachet de la préfecture. C’était du temps où elle portait le chignon ! Si la Lulu était venue me demander, j’en avais une belle. On était toutes les deux devant la basilique du Sacré Cœur de Montmartre. Avec un coup de ciseaux, l’affaire était réglée et l’autre bout pouvait resservir pour mon décès. Il était bon le ragoût ?

– Excellent ! Vous êtes un vrai cordon bleu.

– Tu n’as rien remarqué d’autre dans l’article ?

– Non, pas vraiment, sinon que je ne me souvenais pas qu’elle avait un fils.

– Le pauvre petit Benoît ! Rien d’autre ne t’a choqué ?

– Non ! Je trouve que le texte est bien rédigé.

– Ben, voyons ! Georgette est née en 1930 d’un père tué pendant la guerre de quatorze. Je te jure que dans d’autres circonstances ce serait drôle. Si les journalistes se mettent à confondre le père d’un enfant et le mari de sa mère, on n’est pas sorti de l’auberge, au jour d’aujourd’hui et par les temps qui courent.

Charles fronça les sourcils.

– C’est-à-dire ?

– Ben ! Que la Joséphine Mouton était veuve de guerre, sans enfant, quand elle a épousé en 1928 le Gustave Vuillemin !

– Mouton comme moi ?

– Non, comme son mari !

Mamette soupira et scanda chaque patronyme d’un coup de son index déformé, sur la toile cirée.

– C’était une fille Bourdin qui a épousé Charles Mouton en 1916 qui a été tué en 18 et elle s’est remariée en 28 avec Gustave Vuillemin pour donner naissance à la Georgette en 1930. Tu as compris ?

Il se mit à rire.

– Ça y est, j’y suis ! Sinon que ça m’embête un peu de figurer sur le monument aux morts.

– En tout cas la Joséphine a eu de la chance. Réussir à se remarier avec un homme valide après la grande guerre ! Il ne restait pas beaucoup de candidats. Il fallait le faire. Tu penses bien que la concurrence était rude. Quand on voit le nombre de

conscrits tués, ça faisait autant de vieilles filles. La Marguerite, par exemple...

Charles regarda discrètement la pendule : onze heures. L'étude de Maître Loyet fermait probablement à midi. La revue de presse de Mamette pouvait durer longtemps. Il devait absolument mettre fin aux commentaires, en douceur, pour ne pas lui faire de peine. Elle s'était tue. Elle attendait de toute évidence une réaction. Elle insista :

– Tu le savais ?

– Bien sûr !

Ce n'était pas la bonne réponse. Elle semblait déçue. Sa voix s'étrangla :

– Et tu ne me l'as pas dit ?

– Ça m'a échappé. Excusez-moi ! Je dois absolument téléphoner à ma caisse de retraite pour débloquer l'argent de la chaudière. Les obsèques ont bien lieu à 14 heures ?

– Oui !

– Nous nous retrouverons à l'église. Je ne vous retiens pas.

Mamette, étonnée, se leva. Ses grands yeux reflétaient l'incompréhension. Charles était mal à l'aise. Il avait envie de lui dire quelque chose pour se faire pardonner de son attitude mais les mots ne venaient pas. Il attendit qu'elle ait franchi la porte pour se précipiter sur l'annuaire qu'il feuilleta fébrilement. Il pianota sur le combiné. Une voix féminine lui répondit.

– Office notarial de...

– Bonjour madame ! Il faut absolument que je parle à Maître Loyet. C'est urgent. Je voudrais un rendez-vous... le plus tôt possible... avant midi... Il est là ?

– Oui, mais...

– Passez-le-moi ! J'en ai pour une minute. C'est extrêmement important. C'est personnel...

– C'est grave ?

– Très ! Enfin non ! Oui ! On peut dire que c'est sérieux. C'est le mot : sérieux !

– Je vais voir s'il est disponible.

– Merci !

Il inspira profondément. L'attente lui était insupportable.

– Allô ! Ici Maître Loyer. Que puis-je pour vous ? D'abord, qui êtes-vous ?

– Vous êtes seul ? Il n'y a personne à côté de vous ?

– Non ! Pourquoi ?

– Je suis Charles Mouton. Il faut absolument me recevoir. Je ne suis vraiment pas bien. Je stresse. J'ai des crises d'angoisse, des contractures. J'ai l'impression d'étouffer par moment. J'ai des nausées. Je n'ose plus sortir...

– Excusez-moi mais il faut prendre un rendez-vous auprès d'un médecin. Je suis notaire.

– Vous seul pouvez m'aider !

– Pourquoi moi ?

– Parce que c'est vous qui avez réglé la succession de mes parents. J'ai besoin de vous.

– Cette transmission de patrimoine serait-elle contestée ?

– Pas du tout ! Ça n'a rien à voir !

– Je suis désolé d'abrégé notre conversation. Je vous conseille de vous adresser à un...

– Non ! Je vous en supplie. C'est moi qui ai gagné quatorze millions d'euros au Loto.

Charles avait avoué. Il surmonta un vertige passager. Un long silence suivit. Il répéta :

– Quatorze millions ! J’ai la trouille. Vous me comprenez, docteur ?

– Non !

– J’ai peur. Je serai démasqué et poursuivi par une nuée de tapseurs. Je n’aurai plus de copains. Des femmes vont se jeter sur moi. Je serai obligé d’embaucher des gardes du corps. Et les kidnappeurs ? Vous croyez qu’ils enlèveraient la belle-mère d’un ouvrier ? Je ne profiterai pas de cet argent... C’est trop... C’est l’enfer. Il faut que vous me receviez tout de suite... à midi, quand je ne risque pas de rencontrer quelqu’un dans votre salle d’attente... quand vos secrétaires seront parties pour ne pas qu’elles tortillent du... d’impatience... qu’elles parlent. L’anonymat ! Vous vous occuperez de tout.

Le notaire ne put s’empêcher de rire.

– C’est donc vous l’heureux gagnant de Villars-les-Bois ?

Charles frémit :

– Vous le saviez ?

– C’est vous qui venez de me le dire !

– D’accord, mais vous étiez au courant qu’un millionnaire se cachait au village ?

– Oui ! Je l’ai appris ce matin par la radio locale.

– C’est la catastrophe !

– Non ! Ne dramatisez pas ! Je vous attends à midi.

– Midi cinq ! C’est plus prudent si quelqu’un était en retard pour sortir. Midi dix ! Ce serait encore mieux.

Maître Loyet le rassura en badinant :

– Allons-y pour douze heures et dix minutes ! Détendez-vous ! Je veillerai à préserver votre anonymat.

– Merci, Docteur. Vous serez bien payé. J’en ai les moyens.

– Je n’en doute pas. À bientôt !

Charles raccrocha et inspira profondément. Un rendez-vous aussi rapide chez un notaire était presque une performance. C'était de bon augure. Il lui confierait ce satané bout de papier et il serait enfin soulagé. Il sursauta en entendant la sonnerie du téléphone. Il s'inquiéta sans raison car il reconnut la voix de Sophie.

– Dis donc, tête de linotte, tu as oublié ton original à côté de la photocopieuse !

Il eut l'impression de se vider de son sang. Il se laissa tomber sur une chaise en balbutiant.

– Ce n'est pas possible !

Il se leva précipitamment et fouilla fébrilement dans sa poche pour en extirper une enveloppe qu'il ouvrit en tremblant. Il en sortit le billet du Loto et soupira.

– Ce n'est pas à moi !

– Tu connais quelqu'un d'autre qui s'appelle Charles Mouton et qui possède une Clio ?

– Je ne comprends pas. Que vient faire ma Clio dans ton bureau ?

Sophie s'affola :

– Ta carte grise ! Tu te souviens que tu es venu faire une copie de ta carte grise ! Tu l'as brandie sous mes yeux. Tu l'as laissée dans la photocopieuse, tu es revenu la récupérer et tu l'as de nouveau oubliée sur la table. Tu dois absolument réagir. Ton attitude m'inquiète depuis ce matin, chez Pascal. Quel est ton médecin traitant ?

– Personne ! Je ne suis jamais malade.

– Maintenant, ce n'est plus le cas. Reste chez toi ! Je téléphone au docteur Menest.

– Désolé mais je dois m'absenter. Nous en parlerons à l'enterrement de Georgette.

Il raccrocha et regarda la pendule : onze heures trente, il était dans les temps. Vingt kilomètres en quarante minutes, c'était jouable même avec une Clio sans pare-brise. Quarante minutes ! Dans quarante minutes, il serait enfin libéré de ce maudit boulet. Libre ! Il serait enfin débarrassé de ses angoisses. Il eut un affreux doute : si sa vieille voiture rendait l'âme le long de la route ? Le téléphone sonna de nouveau. Sophie, sans doute, s'affolait. Il ne répondit pas.

Charles transpirait à grosses gouttes. Le soleil rayonnait comme en été. Les badauds déambulaient en bras de chemise mais il était le seul à porter un pull à col roulé sous sa veste. Un pull ! Ce n'était pas le mot qui convenait. C'était, en fait, un chandail noir anthracite tricoté par Mamette qu'elle lui avait offert à Noël. C'était un vêtement pour l'hiver ou pour voyager sans pare-brise, bien isolé des courants d'air. Il n'avait pas voulu abandonner son cadeau dans la Clio, au risque de se le faire voler et il le regrettait car il aurait pu le cacher sous un siège ou dans le coffre. Il faisait semblant de regarder la vitrine d'un magasin de lingerie féminine. Parmi le déballage de déshabillés coquins, un miroir, judicieusement installé derrière un mannequin reflétait des fesses froufrou-tantes de dentelles avec en arrière-plan le porche de l'office notarial. Il pouvait ainsi observer discrètement toutes les allées et venues du personnel. Le clocher de l'église Saint Jacques sonna les douze coups de midi. Les secrétaires ne tarderaient pas à sortir. Les spots de la devanture s'éteignirent mais son poste d'espionnage restait opérationnel. La porte cochère s'ouvrit enfin. Une jeune femme avec un sac en bandoulière apparut. Elle se retourna pour maintenir le vantail. Une...

deux... trois employées la rejoignirent sur le trottoir. Elles attendaient probablement une retardataire ! Il sursauta.

– Vous n’osez pas entrer ?

Sur le seuil de la boutique, une vendeuse lui souriait avec indulgence. Elle tenait un trousseau de clés à la main et hésitait à fermer. Le visage de Charles s’empourpra.

– Non ! Je regardais comme ça... pour passer le temps...

– C’est pour un cadeau ?

La question le surprit. Il s’empressa de répondre en bredouillant.

– Ben oui ! Bien sûr ! Ce n’est pas pour moi.

– Elle est blonde ou brune ?

– Normale ! Excusez-moi ! J’ai un rendez-vous urgent.

Elle éclata de rire :

– Tous les hommes sont brusquement pressés quand ils n’ont pas les moyens de faire un petit plaisir à leur copine. Repassez dans une semaine ! J’aurai reçu une nouvelle collection et je vous ferai un prix sur les fins de série.

– Merci ! Je reviendrai... au revoir !

Charles se dépêcha de traverser la rue. Il prit l’attitude du citadin indifférent qui rentre chez lui après une matinée de labeur, passa devant la porte cochère, attendit que la vendeuse se fût éloignée de sa boutique, revint sur ses pas et appuya sur le bouton de l’interphone.

– J’écoute !

– Maître Loyet ! C’est moi... La personne qui a rendez-vous à douze heures dix.

– Je vous ouvre.

La serrure bourdonna. Il jeta un regard autour de lui puis poussa la porte et s’engouffra sous le porche. Il monta quatre à

quatre l'escalier de pierre. Le notaire l'attendait sur le palier de son étude et lui tendit la main en souriant.

– Bonjour monsieur Mouton ! À voir votre visage cramoyé, je constate que l'accession à la fortune commence par un parcours du combattant.

– Oui !... Bonjour... merci, aussi ! Ça va mieux. Je suis soulagé. Vous avez un coffre-fort ? J'ai oublié de vous demander tout à l'heure si vous aviez un coffre-fort.

– Bien sûr ! Suivez-moi !

Maître Loyet emprunta un long couloir qui desservait plusieurs pièces désertes puis s'arrêta devant une porte capitonnée qu'il ouvrit en s'effaçant.

– Entrez et mettez-vous à l'aise ! Vous êtes en nage. Vous n'avez pas trop chaud avec votre pull sous votre veste ?

– Merci ! Je supporte. Je me suis habillé pour le trajet car mon pare-brise est cassé.

– Sage précaution !

Charles releva son chandail, déboutonna sa chemise et en sortit une enveloppe humide de transpiration qu'il ouvrit en tremblant puis il lui tendit le précieux billet sans dire un mot. Le notaire le posa sur son bureau, l'observa attentivement et le retourna. Il leva enfin les yeux.

– Vous êtes sûr que ce sont les bons numéros ?

– Certain ! J'ai vérifié plusieurs fois.

Maître Loyet appuya sur une touche de son interphone.

– Ton ordinateur est encore connecté ?

– Oui !

– Peux-tu aller sur le site de la Française des Jeux, me faire une copie d'écran du dernier tirage du Loto, me l'imprimer et me l'apporter ?

– Pas de problème !

Charles était mal à l'aise, son visage se crispa.

– Je pensais que nous étions seuls.

– Je m'adressais à Maître Jacasse, mon associée. Détendez-vous, mon personnel est parti déjeuner !

– Ça fait tout de même une personne de plus qui est informée de ma situation.

– Elle l'aurait été. Elle a accès à tous mes dossiers et c'est normal. Je n'imagine pas travailler autrement qu'en étroite collaboration avec mon adjointe.

– Adjointe ? C'est une femme ?

– Oui, pourquoi ?

– Pour rien !

Le notaire se voulut rassurant :

– Vous saurez que l'anonymat absolu n'existe pas. Les services fiscaux notamment seront avertis. Les banques, les...

Un tapotement contre la porte interrompit la liste non exhaustive des délateurs potentiels et une jeune femme apparut en tenant une feuille de papier. Elle salua le visiteur d'un sourire et déposa le document devant son confrère. Les yeux des deux notaires firent des allers et retours entre le billet de Loto et la copie d'écran puis s'immobilisèrent en regardant Charles pendant plusieurs secondes. La stupéfaction se lisait sur leur visage. Maître Loyet réagit le premier pour proférer une évidence.

– Vous êtes l'heureux gagnant !

La femme renchérit étrangement :

– Quatorze millions d'euros ! Félicitations ! Vous êtes riche, très riche.

L'homme se montra plus pragmatique :

– Qu'attendez-vous de nous ?

– Tout !

– Et plus précisément ?

– Que vous alliez toucher les gains à ma place... que vous les mettiez sur un compte secret... Pas sur le mien, je vois d'ici la tête de mon banquier... par virement, c'est mieux... pas par chèque ! C'est énorme un chèque du loto ! De temps à autre, je viendrai chercher un peu d'argent... Cent mille euros pas plus, il ne faut pas éveiller de soupçons. Vous m'avez compris ?

Charles soupira et ajouta en larmoyant :

– J'ai la trouille. Depuis hier, je ne pense qu'à ce bout de papier. C'est tout petit, un billet de Loto, quelques grammes et il est au porteur. J'ai failli le perdre. Ça ne peut plus durer. Avant, j'étais heureux. Je touchais tous les mois ma retraite, maintenant j'ai des crises d'angoisse. C'est insupportable. Je ne tiendrai pas le coup, docteur.

Le notaire s'inquiéta et se leva pour ouvrir la fenêtre :

– Tout ira pour le mieux. Je vous conseille d'enlever votre pull. Vous avez trop chaud et je crains un malaise. Un peu d'air frais vous sera salutaire. Détendez-vous et reprenez vos esprits !

Charles obéit. Sa chemise était moite de transpiration. Son visage était livide. Maître Loyet insista :

– Tout ira bien. Puis-je vous demander votre carte d'identité ?

Le malheureux gagnant ramassa sa veste et la tapota pour localiser son portefeuille qu'il ouvrit.

– La voilà !

– C'est parfait !

Le notaire se tourna vers son associée.

– Peux-tu m'en faire trois photocopies recto verso avec le billet du Loto et me rédiger un bon pour pouvoir.

La jeune femme acquiesça d'un hochement de tête, observa Charles et lui sourit avec compassion avant de pousser la porte. Il attendit que le bruit de ses pas se fût éloigné dans le couloir pour se lever. Il se pencha au-dessus du bureau pour chuchoter à l'oreille de Maître Loyet qui prenait des notes sur un agenda.

– Vous avez vu comme elle m'a regardé ?

– Non ! Pas spécialement ! Pourquoi ?

– Pour rien ! J'ai simplement remarqué qu'elle se tortille un peu trop.

Le notaire, surpris, releva la tête en fronçant les sourcils.

– Qu'entendez-vous par tortiller ?

Charlot rougit et bredouilla :

– Elle... C'est difficile à dire... J'ai l'impression qu'elle cherche à... ou plutôt qu'elle essaie de me... de s'occuper de moi... Vous voyez ce que je veux dire ?

Maître Loyet rit :

– Vous êtes très observateur ! Je pense, moi aussi, que madame Jacasse bouillonne d'impatience et souhaite gérer votre affaire. Elle en a les compétences. C'est une excellente fiscaliste. Personnellement, je n'y vois aucun inconvénient. Dans un an, je prendrai ma retraite et il serait judicieux que ce soit la même personne qui vous conseille depuis le début. Nous travaillons ensemble depuis trois ans en parfaite harmonie et je suis persuadé qu'elle n'hésitera pas à me demander mon avis si les circonstances l'imposent. Si vous le désirez, je vous laisse le soin de lui annoncer votre décision.

Charles était mal à l'aise et dodelinait de la tête.

– Si dans un an, vous n'exercez plus, ça m'embête. Je regrette bien. Cette madame Jacasse a tout de même un drôle de nom. Elle n'est pas trop bavarde ?

– Pas du tout !

– Il me semble avoir entendu parler d'elle.

– Peut-être ! Son mari est plus connu.

– Ah bon ! Sans être indiscret, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

– Journaliste ! C'est le correspondant local du « Jura Républicain. »

Charles se leva dans un sursaut et retomba lourdement sur sa chaise. Il soupira en affichant un faciès de crucifié.

– Je suis foutu ! Je vais être assailli par les fouille-merdes. Cuit ! Je suis cuit.

Le notaire s'affola et fit le tour de son bureau.

– Je vous en prie, monsieur Mouton, calmez-vous ! Reprenez-vous !

Le supplicié se révolta :

– Trop tard, je suis mort. Il faut que je parte avec Hobby et Mamette sur une île déserte sous les tropiques, moi qui crains la chaleur humide. Savez-vous qui traque, depuis ce matin, le millionnaire de Villars ? Pierre Jacasse ! Son mari ! Votre associée va tout rapporter ! Je serai poursuivi par une meute de paparazzis, des vrais qui n'hésiteront pas à me photographier en train de pisser dans mon jardin. Des femmes et même des fausses ou encore des morues vont se tortiller et peut-être me coincer. Dans une heure, tout le monde sera au courant. Ce sera le scoop de l'année ! Je me suis jeté dans la gueule du loup. France 3 va débarquer. Je serai obligé de parler dans des micros en peluche. Ils me poseront des oreillettes. Je suis incapable de prononcer deux mots en public, je le sais. Ce sera en direct, ils ne pourront pas couper. Je serai ridicule...

L'énumération des calamités futures s'arrêta quand Maître Jacasse entra dans le bureau. Elle s'étonna en voyant son confrère penché sur son client en train de lui tapoter la main.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Il a peur de l'avenir. J'en suis responsable. Je lui ai dit maladroitement que ton mari était journaliste et il est en train de se faire un film. Essaie de le rassurer !

Elle s'approcha de Charles en arborant son plus beau sourire. Il se recroquevilla comme un enfant qui tente d'échapper à une gifle.

– Rassurez-vous, monsieur Mouton ! Un notaire est astreint au secret professionnel et je me ferai un devoir de respecter votre volonté de rester dans l'anonymat. Quant à mon mari, c'est un vrai journaliste qui exerce son métier sans enfreindre ni la loi ni les principes de la déontologie. Je peux même vous assurer que vous n'aurez aucune inquiétude tant qu'il couvrira l'actualité du canton.

Charles respirait mieux. Il insista :

– Mais si c'est un autre journaliste qui s'occupe de l'affaire, un type sans scrupule qui veut faire du zèle ?

– Je l'informerai de la volonté du gagnant et je lui rappellerai les textes de loi concernant l'atteinte à la vie privée, notamment l'article 9 du code civil français. Ça vous convient ?

Il esquissa enfin un pâle sourire.

– Oui ! Je me sens moins oppressé. Si quelqu'un, par exemple, me regarde du coin de l'œil... sans en avoir l'air... un suspicieux, je pourrai vous demander d'intervenir à titre préventif ?

– Pourquoi pas ? Je vous conseille cependant de ne pas sombrer dans un délire paranoïaque. Tous les habitants de Vil-

lars vont se surveiller mutuellement mais vous n'aurez qu'un seul ennemi qui alimentera la rumeur. Le connaissez-vous ?

Charles écarquilla les yeux et ses mains se crispèrent sur les accoudoirs du fauteuil.

– Bébert ! C'est Bébert, le facteur ! Un bavard ! C'est lui qui va me dénoncer... C'est un malin... Il va...

Maître Jacasse éclata de rire.

– Non ! Réfléchissez !

Il ferma les yeux pour mieux se concentrer et finit par avouer :

– Je ne vois pas !

Elle le pointa du doigt.

– C'est vous ! Vous serez votre meilleur ennemi. Le moindre faux pas vous trahira. Si vous voulez profiter de votre fortune, vos amis, vos voisins remarqueront l'évolution brutale de votre train de vie et n'auront plus de doute sur l'identité du millionnaire du Loto.

Charles soupira :

– Je m'en doutais. En conclusion : pour être heureux, il ne faut pas être riche. Je l'avais remarqué. Depuis hier, je stresse, je fais des cauchemars. Je suis parti de chez moi comme un voleur en oubliant de sortir mon chien Hobby. J'ai fait mal au cœur à Mamette...

Ses yeux brillaient et la notaire crut qu'il allait pleurer. Elle le rassura :

– Ne vous inquiétez pas ! Une chienne pardonne toujours à son maître.

Il s'étonna :

– Je n'ai pas de chienne !

– Excusez-moi ! Vous évoquiez une Mamette, je pensais que c'était votre animal de compagnie.

– Si on veut ! En fait, c'est ma belle-mère.

Madame Jacasse réprima un sourire et rebondit :

– Justement ! Abordons votre situation familiale ! Êtes-vous marié ?

– Je l'ai été pendant cinq ans puis elle a demandé le divorce. Je précise que si j'avais été riche à ce moment-là, elle serait toujours ma femme. Comme quoi...

– Elle risque de le regretter. Vous avez des enfants ?

– Malheureusement non ! Si nous en avions eu, elle ne serait peut-être pas partie. Comme quoi...

– Vous n'êtes pas pacsé ?

À voir le visage de Charles, elle précisa :

– Vous n'avez pas conclu de pacte civil de solidarité ? Vous vivez seul ?

– Oui !

– Vous avez des héritiers, des neveux par exemple ?

– Non ! Je suis fils unique et ma femme aussi.

– Qui selon vous est informé de votre nouvelle situation ?

– Personne !